

Editorial:

Études noires québécoises

Philippe Néméh-Nombré, Université Saint-Paul
Leslie Touré Kapo, Centre Urbanisation Culture Société, INRS
Désirée Rochat, Université Concordia

Introduction

La plupart de tes ops sont colorblind
Raccoon (Shoot, 2021)

L'auditorium de la Maison de la culture Côte-des-Neiges était plein, plein à craquer, ce jour-là ; au point où plusieurs d'entre nous étaient assis dans les allées, ou debout, près de la porte. Après les deux premiers panels de l'après-midi, l'un sur la spatialité noire et l'autre sur les mémoires et les archives noires à Montréal, la conférencière d'honneur, Dr Rosalind Hampton, clôturerait la première journée de l'édition inaugurale du black symposium noir de 2024. Il y avait quelque chose d'électrique. L'air était autant rempli de mesure que de défiance, d'affirmation que de discrétion, de possibilités que de déceptions. Ces médiations propres aux études noires résonnaient avec leur beauté terrible au Québec et à Montréal, dans une histoire vieille de plusieurs décennies, telles que les présentait Désirée Rochat, organisatrice communautaire et professeure d'histoire à l'Université Concordia, avant de donner la parole à Dr Hampton :

What we are doing here today is not new. Quite the opposite. What we are all doing is actually embedded in a longer history of Black studies in Montreal. Though we are yet to see a formal academic Black studies/études noires program in any of the universities here, Black study through organizing, publications, academic and non-academic scholarship, has long been part of the city's life. (2024).

L'année 1969, nous a-t-elle d'abord rappelé. Si l'on se souvient davantage — de son effervescence, puis de la résistance noire à l'Université Sir George Williams ayant culminé par l'occupation de la salle d'ordinateurs suite à un cas de racisme, couvert ultérieurement par

l'Université, ce mois de janvier 1969 aura également vu naître le premier programme informel d'études noires dans une institution universitaire à Montréal, à l'initiative d'étudiants et de professeurs de l'Université. Si l'expérience, dont le programme était annoncé un mois plus tôt dans le journal étudiant *The Georgian*, n'aura pas été aussi courue qu'escompté, l'impulsion n'en pâtirait pas pour autant : « If we show sufficient interest we can have an accredited course in Black Studies at Sir George, dealing with material that we want to cover and by the type of lecturer we want » (Duncan, 1969), écrivait le président de la *Caribbean Society* de la même université, en novembre de la même année, dans le journal *Uhuru*.

Uhuru se ferait, dans les mois suivants, un véhicule de premier plan pour de telles demandes. Non seulement à Sir George Williams, mais également à l'Université McGill, en allant chercher des appuis de la trempe de C.L.R. James, le célèbre penseur et écrivain trinitadien (R. Williams, 1969/12, 7 ; Cunningham, 1970/2, 6). Une même impulsion se manifesterait, quelques années plus tard, au Collège Dawson, nous rappellerait Rochat, où un symposium d'études noires titré « Preparing a Black curriculum » rassemblera des étudiants et des groupes de la communauté autour d'une intention conjointe en août 1976.

Il faudra attendre novembre 2000, pour que le *Black Students' Network* et le *Africana Studies Committee* de l'Université McGill présentent à l'administration un plaidoyer de plus de 24 pages intitulé « Envisioning Africana Studies: Tradition and Innovation at McGill », plaidoyer en faveur de l'arrivée des *Africana Studies* dans l'institution, anticipant jusqu'aux plus menus détails financiers. Une quinzaine d'années plus tard, le *Department of English* de l'Université Concordia présente lui aussi un « Proposal for an Interdisciplinary Minor in Black Studies ». Finalement, en 2020, les discussions sont pour la première fois amorcées dans une université francophone de la province, alors que la pression grandissante à l'Université de Montréal jouit d'une oreille de plus en plus attentive.

Ces promesses des années 1960 et 1970, par la suite renouvelées périodiquement dans les années 2000, sont restées en suspens durant plus de six décennies, affichant le rapport particulier du Québec aux études noires, alors que celles-ci fleurissent en Amérique du Nord depuis le début des années 1960. Les survols rétrospectifs des études noires (Rojas, 2007; Morris, 2015; Harris, 2004; Bobo, Hudley et Michel, 2004 ; Cole, 2004) situent généralement leur émergence aux

États-Unis d'abord, comme champ d'études structurellement situé et engagé dans la continuité des existences et rébellions noires des siècles passés, vers la fin du 19^e siècle.

Selon ces rétrospectives, des études comme celles de George Washington Williams, *History of the Negro Race* (1883), et de William T. Alexander, *History of the Colored Race in America* (1887), ou un peu plus tard, le travail historique, sociologique, politique et littéraire de W.E.B. Du Bois dans *The Philadelphia Negro* (1899) et *The Souls of Black Folk* (2015 [1903]) jettent les bases de ce qui prendra forme durant la première moitié du 20^e siècle. Cependant, c'est principalement à partir de l'impulsion militante des années 1950 et 1960, c'est-à-dire surtout à partir de la centralité croissante de l'éducation et des orientations éducatives dans les programmes politiques nationalistes noirs, dont ceux du *Revolutionary Action Movement* et du *Black Panther Party*, que les éléments des études noires apparaissent plus définis, mais surtout que leur institutionnalisation apparaît plus urgente.

En 1963, un premier cours en études noires intitulé « *Negro History* » est mis en place au *Merriett Junior College* à Oakland, en Californie. Peu après, naît un premier programme d'études noires au *San Francisco State College* à la suite de la mobilisation de la *Third World Strike* et des expériences de curriculums alternatifs sont menées dans le cadre du *Experimental College*. Ce programme précédera de quelques années un premier département d'études noires dans la même institution, qui sera imité dans un premier temps à l'Université de Californie à Santa Barbara, puis par la suite dans près de 500 unités académiques qui seront propulsées entre 1968 et 1975. La décennie des années 1980 sera celle d'une négociation de la place des études noires dans des institutions qui leur sont souvent hostiles, tandis que le tournant des années 2000 sera celui d'une solidification de la posture théorique, institutionnelle et politique des études noires, désormais bien implantées.

Si des unités d'études noires ont notamment vu le jour au Brésil dès la fin des années 1950 (Neigreros, 2012), c'est finalement durant la décennie 2010 que de tels programmes verront plus largement le jour à l'extérieur des États-Unis. Au Royaume-Uni, il faudra, par exemple, attendre 2017 avant la création d'un diplôme de premier cycle en études noires. Au Canada, c'est en 2016 qu'un premier programme en études noires est mis sur pied à l'Université Dalhousie, soit sept ans après la création de la *Black Canadian Studies Association*, et tout juste

avant que de tels espaces se multiplient ailleurs au pays. Si ces programmes et unités universitaires ont tardé dans plusieurs contextes, dont le Canada, alors que des appels à leurs mises sur pied se font entendre depuis les années 1960, les dernières années ont aussi été celles de leur essor contre vents et marées.

Le Québec, pourtant, a longtemps fait cavalier seul dans à chapitre et accusera, au mieux, un retard d'une décennie sur ses voisins canadiens et de six décennies sur ses voisins états-uniens, bien que différents espaces de recherche et d'études aient proliféré dans les soixante dernières années, investissant pour l'essentiel l'espace liminal entre l'académique et son extérieur. En plus des nombreux groupes communautaires et militants, tant anglophones que francophones, d'innombrables cercles de lecture et de conférences, ainsi que des publications militantes foisonnantes, des espaces tels que le Centre de recherche Caraïbes (créé en 1968) à l'Université de Montréal et des organismes communautaires indépendants comme le *Black Studies Center* (créé en 1973) ou encore le Centre international de documentation et d'information haïtienne, caribéenne afro-canadienne (créé en 1983) ont contribué, malgré leurs ressources matérielles parfois précaires, à entretenir la cadence des études noires à Montréal et au Québec, dans laquelle s'inscrit, en 2024, le *black symposium noir*.

Néanmoins, cette pression exercée depuis la fin des années 1960, de même que la vitalité fugitive qui en émergera pour l'essentiel hors et en travers des murs de l'université, n'auront pas abouti, comme ailleurs en Amérique du Nord, à la naissance de programmes d'études noires en contexte universitaire québécois¹. Deux questions émergent de ce retard au Québec, l'une diagnostique, l'autre prospective : comment expliquer un tel retard et comment s'inscrit-il dans la relation particulière du Québec à la *blackness*, que l'on pourrait lier à la noirceur ou à la *noirété*, dans un effort nécessairement imparfait et inatteignable de traduction et de translation ? Mais aussi, puisque la violence est le locus de l'autrement, qu'est-ce qui peut en émerger, advenant ou non la prolifération de programmes et unités académiques en études noires dans la province ?

Ce numéro spécial est né de cette rencontre fortuite posée par ces interrogations ou d'un effort incessant pour s'y frotter, tout en étant tout à fait conscient que ces élans sont

¹ Il est cependant à noter que le Collège Vanier, un cégep situé dans la région de Montréal, offre une majeure en études noires en anglais depuis l'automne 2010.

indissociables, tant sur le plan linguistique, que géographique, disciplinaire, indiscipliné, adisciplinaire, intellectuel ou communautaire du projet politique et académique des études noires, au Québec, en l'occurrence. À la faveur d'un placement aléatoire de sièges d'avion. Dans la fugacité des couloirs des espaces communautaires de Burgz, de Côte-des-Neiges, de Notre-Dame-de-Grâce, de Saint-Michel et de Montréal-Nord. À la terrasse et sur les tables d'innombrables cafés. Dans la sagacité des discussions avec les aîné.e.s. Dans le déplacement entre Montréal, Ottawa, Toronto et Vancouver, entre autres, voire Port-au-Prince, Ouaga, Abidjan, Paris, New York et Santo Domingo, par ailleurs. La bifurcation et la fuite entre « l'ici » et « l'à présent » permettent de prendre la mesure du chemin parcouru avec « l'ailleurs », les sillons de la mémoire et « l'à venir », pour se poser plus encore la question récurrente, viscérale et virulente des possibilités. De nos possibilités.

Ça (ne) pourra (pas) toujours ne pas arriver

Au-delà des spécificités contextuelles, la structuration ontologique situant blackness comme négation n'apparaît pas fondamentalement distincte ou particulière au Québec. À partir des années 1960, cependant, donc en fonction du déplacement d'un nationalisme canadien-français vers un nationalisme dit québécois (Forcier, 2018 ; Juteau, 2015) et au moment où les études noires émergent et se déploient aux États-Unis, un arrangement spécifique s'opère, ou plutôt l'arrangement se déploie à partir d'un point d'élocution spécifique : si, comme ailleurs dans les Amériques, l'existence néo-française, canadienne-française et franco-québécoise apparaît impensable sans la production active de la (non-)existence noire fongible et malléable, elle devient aussi tributaire de la réarticulation de cette logique structurante à partir d'un point d'élocution effectivement exploité et dominé économiquement et culturellement, voire contextuellement et ponctuellement racialisé (Scott, 2016), dans le sens de ce que Wilderson suggère en indiquant :

[...] as the presence of Black chattel in the midst of exploited and unexploited Humans (workers and bosses, respectively) became a fact of the world, exploited Humans (in the throes of class conflict with unexploited Humans) seized the image of the Slave as an enabling vehicle that animated the evolving discourses of their own emancipation, just as unexploited Humans had seized the flesh of the Slave to increase their profits.

(Wilderson, 2010 : 20)

Les termes posés par Pierre Vallières, dans son essai autobiographique et politique

canonique *Nègres blancs d'Amérique* (1971), sont à ce titre paradigmatiques : « Une vie de nègre n'est pas une vie. Et tous les Québécois étaient (et sont) des nègres. » Ils conviennent dans l'autopoïèse québécoise, à la fois l'autochtonie comme transit, à partir duquel énoncer l'aspiration légitime à posséder, et la fongibilité malléable de la (non-)existence noire, dont Vallières efface la présence au Québec, comme métaphore structurante de la négation de la liberté de posséder.

L'histoire coloniale française, puis canadienne-française en Amérique, est liée de la même façon, ou presque, que l'histoire et l'identité canadienne ou états-unienne à une structuration onto-politique coloniale et blanche qui ingère la (non-)existence noire fongible et malléable (de même que l'autochtonie comme transit). Ensuite, à partir des années 1960, l'articulation de l'identité collective franco-québécoise — à émanciper parce qu'innocente et privée de la liberté de propriété pourtant légitime du territoire — est intimement liée à une restructuration plus tenace de ce montage : cette restructuration apparaît comme une condition essentielle de la sociogenèse et de l'identité franco-québécoise cadrée comme « à venir », « à naître » dans la liberté, donc conditionnelle au projet de libération qui (sur)détermine contextuellement le « nous » québécois. « Nous », esclaves-nègres sur notre territoire légitime ; *blackness*, en cela, devient non seulement non-être, mais aussi non-devenir dans la mesure où son existence empêche la mobilisation métaphorique qui est essentielle à ce qui, comme l'écrit le poète Gaston Miron, « ne pourra pas toujours ne pas arriver ».

La présence historique noire dans cet espace dénommé Sainte-Cunégonde, qui est devenue la Petite-Bourgogne au fil des années, est à ce titre révélatrice de cette impossibilité à être et à devenir. Les expropriations et le déplacement contraint des familles noires installées en ce lieu, pour faire la place à des infrastructures routières et à de nouveaux équipements, sont justifiés par un processus de revitalisation urbaine, mobilisant et manipulant les raisons publiques d'insalubrité et de sécurité, dans un contexte de Révolution tranquille (D. Williams, 1997 ; High, 2022). Cette contestation de l'existence noire et cette aspiration impossible de la présence noire au Québec résonnent terriblement avec la destruction d'Africville en périphérie d'Halifax et de la démolition du quartier d'Hogan's Alley à Vancouver (Walcott, 2000). En outre, si la présence noire se caractérise par la non-existence et le non-devenir dans sa relation à l'identité collective franco-québécoise, la mort n'offre pas nécessairement de repos, comme le

rèvelent les saccages et la profanation du cimetière d'esclaves appelé *Nigger Rock* dans la ville de Saint-Armand, à la suite de mobilisations de la communauté pour sa reconnaissance (McKittrick, 2014).

Si *blackness* est la menace ontologique de l'euro-modernité, elle devient plus précisément, au Québec, un désaveu de la posture fantasmatique nécessaire à l'écriture de la sociogenèse et de l'identité québécoise «à venir» et «à naître», c'est-à-dire en devenir, à savoir celle du «véritable nègre» en ce territoire. C'est selon ces paramètres anti-ontologiques que se décline ensuite la position relationnelle noire face à l'État, à la spatialité, à la temporalité et à tous les espaces relationnels d'un monde antinoir et, au Québec, d'un monde à venir sur des bases antinoires. C'est donc également selon ces mêmes paramètres qu'elle apparaît impossible, inacceptable pour le présent et terrorisante, au Québec, pour le «*not yet here*». Là où Calvin Warren suggère que «[b]lack thinking is unthought because its activities are unrecognizable philosophically—thus, black thinking is the process of destroying the world» (2018 : 174), nous pouvons préciser dans le contexte du Québec que la pensée noire, l'intellect, l'étude et son projet philosophique reposent sur le processus même de destruction de la revendication au monde. Ce n'est pas seulement la destruction du monde qui est, mais aussi et surtout, au Québec, la destruction de la possibilité d'écrire le monde à faire.

Rester contrebande, rester menace

Blackness est anti-ontologique, *Black thought* est anti-épistémologique et *Black studies*, la *blackness* fongible et malléable de l'espace institutionnel académique, est une menace, criminelle (Moten and Harney, 2013) et contrebande (Kaepernick, Kelley and Taylor, 2023), à l'organisation autorisée du savoir et de sa production. De surcroît, comme plusieurs l'ont suggéré dans différents contextes nord-américains, non seulement leur arrivée ne s'est pas faite sans heurts, mais plus encore, leur présence et leur survie institutionnelle se situent entre la résistance, l'inclusion néolibérale neutralisante et les menaces directes (voir notamment Kaepernick, Kelley and Taylor, 2023 ; McKinley, 2023).

Dans le contexte spécifique du Québec où la noireté signale non seulement la négation ontologique de l'euro-modernité, mais également, ici, l'impossibilité d'écrire le devenir, le portrait est alors différent. Tandis que l'arrivée probable des études noires en contexte québécois

annonce très certainement des stratégies antinoires du même registre, dont certaines déjà à l'œuvre, le retard significatif inscrit dans la spécificité des antagonismes ontologiques relationnels et temporels nous permet non seulement d'anticiper stratégiquement le continuum des réactions et des méthodes anti-études noires, mais aussi et surtout, de les court-circuiter en calibrant la présence en amont.

Comme le suggère le survol historique proposé ci-haut, au Québec, les études noires ont été pour l'essentiel forcées à une clandestinité et à une existence fugitive, en fuite. En cela le retard-refus des études noires, retourné contre lui-même, positionne idéalement celles-ci pour refuser la prise. Puisque le projet en est un de libération qui n'a jamais appartenu seulement à ceux qui savent lire et écrire, les études noires se doivent de rester indisciplinées, indisciplinables et indisciplinantes en dépit de son institutionnalisation. Si, comme le suggère Fred Moten et Stephano Harney (2013) dans *The Undercommons*, « The only possible relationship to the university today is a criminal one » (p. 26), les études noires au Québec n'ont pas à revenir à cette transgression, ni à la faire advenir, mais bien à la cultiver parce qu'elle est déjà là. Elle s'entend dans les langues façonnées par nos jeunes dans les cours d'école de Saint-Michel. Elle se trace dans les cuisines de nos grand-mères où nous sont racontées nos histoires. Elle se délie aux sons des rythmes créés par nos artistes déployant les nouvelles temporalités d'un afro-futur. Elle s'articule dans nos débats et désaccords, qui continuent de tisser une trame intellectuelle refusant la hiérarchie de l'expertise qui discipline. Une trame où mots écrits, récits contés à haute voix, images peintes et mouvements dansés se côtoient et se nourrissent.

En ce sens, la calibration de la présence (à venir) des études noires au Québec se situe dans le *hacking* du terrain de la violence pour en faire le locus de l'autrement. En travers et en excès des procédures légitimes et autorisées de la production de savoir dans un monde (euromoderne) antinoir et dans un monde (québécois) à venir sur des bases antinoires, c'est-à-dire en travers et en excès du contrat épistémique entre le système de sens et l'organisation matérielle de la violence structurante, l'existence déjà *in-flight* des études noires au Québec est le terrain, à entretenir et à nourrir, de ce que R.A. Judy appelle para-semiosis, à savoir un être-ensemble-en-excès-de (2020).

La violence spécifique d'anti-*blackness* au Québec peut être et doit être retournée contre

elle-même : elle a forcé un « en-dehors » des études noires qui est à chérir et à poursuivre pour les possibilités radicales que la clandestinité permet, et à entretenir de telle sorte que même si les études noires arrivent dans les universités québécoises, elles y seront « in but not of » (Moten et Harney, 2013 : 26). Cela, les universitaires des études noires et les militant.e.s noir.e.s, dont ceux qui écrivent dans le présent numéro double, le savent.

Présentation des articles

Dans ce premier numéro de deux, — à partir de différentes perspectives qui conjuguent histoire, sociologie, littérature, droit, santé, art et philosophie — les textes questionnent frontalement la façon dont les études noires au Québec éclairent les contradictions et les enjeux majeurs — passés, présents et futurs — du Québec, du Canada et du monde. Le premier, écrit par Idrissa Luqman Cissé, revient sur l’attentat du 29 janvier 2017 ciblant le Centre culturel islamique de Québec, qui a causé la mort de six personnes musulmanes, dont une majorité de personnes noires venant d’Afrique de l’Ouest francophone. L’article part de ce constat pour analyser comment cet événement a relancé les controverses dans la tension entre laïcité et islamophobie, tout en révélant l’invisibilisation de la présence musulmane noire au Québec.

Une articulation de l’approche du droit et de la littérature à la perspective afropessimiste permet à Cissé de situer ces dynamiques dans le cadre plus large de l’histoire de la traite transatlantique, de la dépossession des populations afrodescendantes, de la marginalisation des migrant.e.s subsaharien.ne.s, notamment musulman.e.s, et de leur double exclusion raciale et religieuse. Enfin, Cissé décortique les spécificités de la laïcité québécoise à la lumière des spiritualités noires pour illustrer la banalisation de la surveillance et de la violence institutionnelle à l’encontre des communautés musulmanes noires au Québec.

Le deuxième article d’Amani Braa propose un assemblage des travaux majeurs de Dorothy E. Roberts pour analyser comment le racisme, le sexisme et le classisme structurent la surveillance des mères noires au Québec. Un bref portrait du contexte québécois, caractérisé par la hausse des dossiers de protection de la jeunesse, la surreprésentation des enfants noirs et la rareté des approches critiques de genre, lui permet de démontrer la pertinence de l’œuvre de Roberts dans la province. À partir de la construction historique de la maternité noire, selon

Roberts, Braa révèle que la stigmatisation des mères noires au Québec repose sur les normes implicites véhiculées par l'image de la « bonne mère » blanche, bourgeoise et hétéronormative. Enfin, l'article conclut sur des pistes de réflexion pour repenser la justice reproductive et sociale dans les études noires québécoises à partir de la contribution théorique de Dorothy E. Roberts.

Le troisième article de Kessie Theliar-Charles explore la difficulté de documenter la présence historique des artistes visuels haïtiens à Montréal (1971-1986) en déployant une approche méthodologique par les marges pour combler les silences et les absences des archives. Theliar-Charles s'appuie sur son expérience personnelle pour faire dialoguer la tradition radicale noire, l'histoire orale et les archives communautaires. Les conclusions de l'article insistent sur l'importance des archives communautaires, comme celles du Centre International de Documentation et d'Information Haïtienne Caribéenne et Afro-Canadienne, sur la nécessité de produire des savoirs situés, accessibles et transcendant le milieu académique, afin d'entamer un travail collectif de mémoire et de soutenir les artistes noirs contemporains.

L'article de Cindy Louis-Delsoin, Shaun Cleaver, Agnès Berthelot-Raffard et Anne Hudon, le quatrième du numéro, propose une analyse critique des représentations des personnes noires dans les recherches sur l'expérience de discrimination au sein de professions de la santé au Québec. Les travaux sur les professionnel.le.s de santé noir.e.s restent rares, malgré une visibilité et une sensibilisation sur le racisme antinoir accrues depuis 2020. À partir d'un cadre d'analyse systématique et de trois articles sélectionnés rigoureusement, Louis-Delsoin et al. extraient différentes représentations sur les personnes noires dans les argumentaires pour identifier les limites et les perspectives sur l'expérience et le vécu des personnes noires dans le champ de la santé au Québec. La proposition de Louis-Delsoin et al. se conclut sur des pistes de réflexion sur la contribution des études noires québécoises dans le champ de la santé.

Le dernier article du numéro de, Chloé Savoie-Bernard, s'intéresse au « gaze », c'est-à-dire au regard et à ses dynamiques de pouvoir, dans le recueil de nouvelles *Les enragé-e-s* de Valérie Bah (2021). En s'appuyant sur la perspective des personnages — des personnes noires, principalement queer, femmes et non-binaires —, Savoie-Bernard scrute leur regard pour montrer comment il est utilisé comme une forme de résistance pour défier la surveillance et la criminalisation dans un environnement hostile et dans un système qui les broie. Savoie-Bernard

identifie plusieurs stratégies de résistance à partir de quatre nouvelles mobilisées dans le recueil de Valérie Bah : un regard oppositionnel qui défie la blanchité en tant que régime de pouvoir ; un regard oppositionnel, lucide, qui critique les institutions ; et un regard oppositionnel subversif qui transforme les corps et les subjectivités, entre autres. Enfin, l'article se conclut sur des notes pour les études noires québécoises, afin de rappeler que ce « regard », convoqué par Savoie-Bernard — d'abord, celui perçu chez les personnages du recueil de Valérie Bah, mais également dans celui du lectorat de ce numéro —, a tout à voir avec la libération.

Deux recensions d'ouvrage complètent ce numéro. Kharoll-Ann Souffrant propose une recension du livre *Empreintes de résistance : Filiations et récits de femmes autochtones, noires et racisées* d'Alexandra Pierre, tandis que Djazia Bousnina reprend la traduction d'un classique par Aly N'Diaye (Webster) — *Le contrat racial* de Charles Mills — pour le mettre en tension avec l'ouvrage *Il fallait se défendre* de Maxime Aurélien et Ted Rutland.

Bibliographie

- Alexander, W. T. (1887). *History of the Colored Race in America*. North Charleston: Palmetto Publishing.
- Bobo, J., Hudley, C. et C. Michel. (2004). *The Black Studies Reader*. New York: Routledge.
- Cole, J. B. (2004). Black Studies in Liberal Arts Education. Dans Bobo, J., Hudley, C. et C. Michel. (dir.). *The Black Studies Reader* (21-34). New York: Routledge.
- Du Bois, W.E.B. (1899). *The Philadelphia Negro*. Philadelphie: University of Pennsylvania Press.
- Du Bois, W.E.B. (2015 [1903]). *The Souls of Black Folk*. New Haven: Yale University Press.
- Duncan, L. (1969). "Black Studies at Sir George: 'What is it all about and what it hopes to achieve'". *Uhuru* 1, 10, p.7.
- Forcier, M. (2018). *La Construction des frontières nationales à l'ère du numérique : Analyse critique des discours en ligne sur l'immigration et les minorités racialisées au Québec* [PhD thesis]. Montréal: Université de Montréal.
- Harris, R. L. (2004). The Intellectual and Institutional Development of Africana Studies. Dans Bobo, J., Hudley, C. et C. Michel. (dir.). *The Black Studies Reader* (15-20). New York: Routledge.
- High, S. (2022). *Deindustrializing Montreal: Entangled histories of race, residence, and class*. McGill-Queen's Press-MQUP.
- Judy, R.A. (2020). *Sentient Flesh: Thinking in Disorder, Poiēsis in Black*. Durham: Duke University Press.

- Juteau, D. (2015). *L’Ethnicité et ses frontières (deuxième édition)*. Montréal : Presses de l’Université de Montréal.
- Kaepernick, C., Kelley, R. D. G and K.-Y. Taylor. (2023). *Our History Has Always Been Contraband: In Defense of Black Studies*. Chicago: Haymarket Books.
- McKinley, L. (2023). White Obstructions; Barriers to the Implementation of Black Studies. *TOPIA: Canadian Journal of Cultural Studies* 47, pp. 259–266.
- McKittrick, K. (2014). Wait Canada anticipate black. *The C L R James Journal*, 20 (1/2), pp. 243–250.
- Morris, A. D. (2015). *The Scholar Denied: W.E.B. Du Bois and the Birth of Modern Sociology*. Oakland: University of California Press.
- Moten F. et S. Harney. (2013). *The Undercommons: Fugitive Planning & Black Study*. New York: Minor Compositions.
- Neigreros, D. (2012). *Institutional Quilombos? Black Studies in Brazil and the United States* (PhD thesis). Milwaukee: University of Wisconsin-Milwaukee.
- Rojas, F. (2007). *From Black Power to Black Studies*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press.
- Scott, C. (2016). How French Canadian became White Folks, or doing things with race in Quebec. *Ethnic and Racial Studies*, 39(7), pp. 1280–1297.
- Sharpe, C. (2016). *In the Wake: On Blackness and Being*. Durham: Duke University Press.
- Vallières, P. (1971). *Nègres blancs d’Amérique*. Montréal : Parti pris.
- Walcott, R. (2000). “Who Is She and What Is She to You?” Mary Ann Shadd Cary and the (Im)possibility of Black/Canadian Studies. *Atlantis: Critical Studies in Gender, Culture & Social Justice*, 24(2), pp. 137–146.
- Warren, C. L. (2018) *Ontological Terror*. Durham: Duke University Press.
- Wilderson, F.B. (2010). *Red, White and Black: Cinema and the Structure of U.S. Antagonisms*. Durham, NC: Duke University Press.
- Williams, D. (1997). *The Road to Now: A History of Blacks in Montreal*. Véhicule Press.
- Williams, G. W. (1883). *History of the Negro Race*. New York: G. P. Putnam’s Sons.
- Williams, R. (1969). “A Case for Black Studies at McGill”. *Uhuru* 1, 12, p.7.

About the Editors

Dr. Philippe Néméh-Nombré est professeur adjoint à l'École d'innovation sociale Elisabeth-Bruyère de l'Université Saint-Paul. Ses recherches portent sur les pensées politiques, les cultures, les poétiques et les écologies noires, sur les possibilités de relations entre les perspectives libératrices noires et autochtones ainsi que sur les méthodologies critiques. Il est l'auteur de *Seize temps noirs pour apprendre à dire kwei* (2022) et d'*Improviser le reste : études noires, risques poétiques, relationalité décoloniale* (2024).

Dr. Leslie Touré Kapo est professeur adjoint en études urbaines au Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique. Ses champs d'intérêts articulent les études sur la jeunesse, les études urbaines et les études noires. Ses travaux portent sur les enjeux de la construction sociale de la race, de la classe, du genre et des sexualités et leurs impacts sur les trajectoires de vie des habitant·e·s des quartiers populaires dans les villes contemporaines. Son expertise en recherche et en enseignement s'appuie sur une riche expérience en intervention sociale et en éducation populaire au sein des espaces urbains périphériques et marginalisés, en France, au Québec et au Canada.

Dre. Désirée Rochat est historienne, éducatrice communautaire et travailleuse de la mémoire. Ses recherches portent sur l'histoire du militantisme politique et socioculturel des communautés noires du Québec au 20^{ème} siècle, particulièrement sur leur activisme lié à la connaissance. Elle œuvre à la préservation des archives de ces communautés à travers une approche joignant archivistique communautaire, pédagogie populaire et histoire publique. Professeure adjointe au Département d'Histoire de l'Université Concordia, elle a codirigé avec les historiens Sean Mills et Eric Fillion l'ouvrage *Statesman of the Piano: Jazz, Race, and History in the Life of Lou Hooper*, publié en 2023 (McGill-Queen's University Press).

Citing this Editorial:

Néméh Nombré, Philippe, Kapo, Leslie Touré & Rochat, Désirée. (2025). Études noires québécoises. *Global Media Journal -- Canadian Edition*, 16(1), 1-13.